L'AMATEUR D'AUTOGRAPHES

1910

Jean-Marie Roland de La Platière

LETTRES DE ROLAND À BOSC

Publiées par Claude PERROUD

LETTRES DE ROLAND A BOSC

En 1896, j'obtins du célèbre collectionneur anglais, M. Alfred Morrison, à la sollicitation de M. Étienne Charavay, communication de 123 lettres autographes de Roland à Bosc (1). M. Alfred Morrison mourut l'année suivante (22 décembre 1897), et j'ignore à quels héritiers a passé sa collection. Raison de plus, peut-être, pour que le lecteur prenne quelque intérêt à trouver ici la nomenclature et l'analyse — avec d'abondants extraits — de ces lettres inédites de Roland.

M. Alfred Morrison les avait acquises à la vente de la collection de M. Jules Desnoyers, membre de l'Académie des Inscriptions (15-19 avril 1889, nº 223 du Catalogue), en même temps que deux autres lots, l'un de 26 lettres de Lanthenas à Bosc (Catal. nº 158), l'autre de 80 lettres de Mme Roland au même (Catal. nº 234). (J'ai publié ces dernières dans mon édition de 1900-1902.)

Comment Jules Desnoyers avait-il eu en sa possession toutes ces lettres (2)? L'hypothèse la plus vraisemblable est que, Bosc étant mort (en 1828) professeur au Muséum et logé dans l'établissement, Jules Desnoyers, qui en devint bibliothécaire en 1834 et par conséquent y eut ainsi son logement, avait trouvé ces papiers dans l'appartement ou le cabinet de Bosc, et les avait retenus par devers lui.

J'ai utilisé fréquemment ces papiers dans mon édition des *Lettres de Mme Roland*, à laquelle le lecteur devra se reporter plus d'une fois s'il veut se rendre compte de tous

(1) En réalité, 3 de ces lettres sont adressées à Lanthenas. « Notre correspondance, écrira Bosc en 1795, était fréquemment commune. »

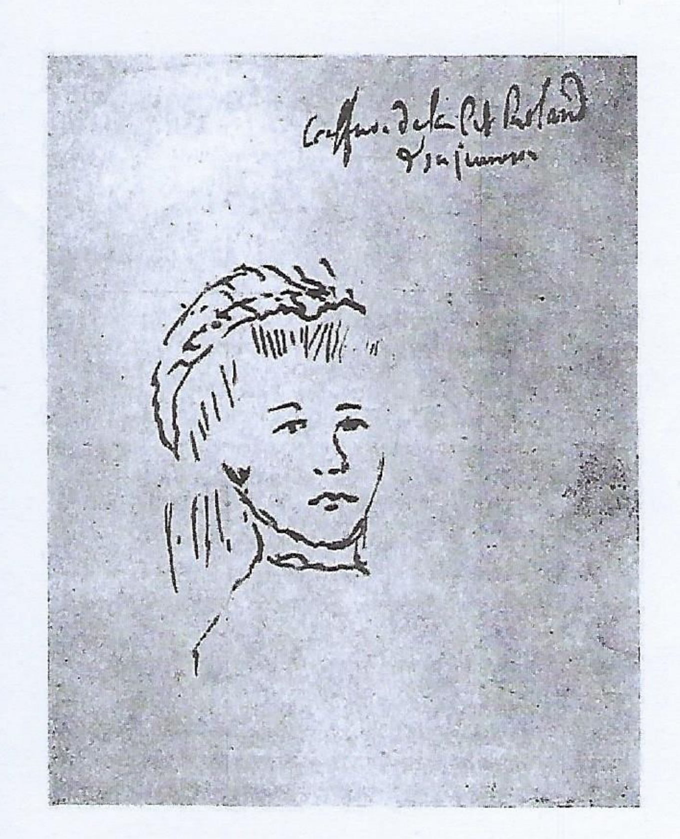
(2) Sans parler d'un autre lot (nº 22 du catalogue), comprenant des lettres adressées à Bosc par divers amis, qui fut acquis par M. Alexandre Beljame, petit-fils du savant.

les détails de la correspondance qui va suivre. Néanmoins, pour lui épargner le plus possible cette peine, je donnerai çà et là quelques notes de renseignements, et je vais tout d'abord tracer ici une rapide esquisse des relations de Bosc avec les Roland.

Il était secrétaire de l'Intendance des postes lorsque, en 1780, il se lia avec eux en fréquentant au Jardin du Roi les cours de botanique d'Antoine-Laurent de Jussieu, où Roland, alors inspecteur des manufactures à Amiens, mais retenu à Paris toute cette année-là par son service, allait avec sa jeune femme. L'amitié devint bien vite fort étroite, fraternelle et gaie chez celle-ci, confiante chez Roland, tendrement dévouée (quoique sans espoir) chez Bosc. Lorsque le ménage fut retourné à Amiens, il s'établit une correspondance d'autant plus suivie que, Bosc jouissant de la franchise postale, on s'adressait à lui sans compter, tantôt pour avoir des nouvelles de Paris, tantôt pour obtenir (Bosc était déjà un naturaliste très au courant) des renseignements scientifiques concernant le *Dictionnaire des manufactures* que Roland préparait pour l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke. Il est dès lors comme de la famille, associé à toutes les joies et à toutes les inquiétudes domestiques. On l'entretient, avec des détails puérils et touchants, de l'enfant, du « poussin », de cette Eudora dont il devait être plus tard le tuteur dans des circonstances tragiques et douloureuses pour lui.

En 1784, pendant le long séjour que Mme Roland fit à Paris, de mars à juin, Bosc la voit assidûment, en camarade. On trouvera, dans les *Lettres de Mme Roland* et dans les notes que j'y ai mises, des traits curieux sur cette intimité, sur ce rôle de cavalier servant que Bosc partageait avec Lanthenas (autre ami des deux époux), et dont l'inspecteur plaisantait lui-même avec autant de lourdeur que de sécurité.

A la fin de cette année-là, Roland est transféré à Lyon, mais s'installe en réalité à Villefranche-en-Beaujolais,



dans sa famille, ne gardant qu'un pied à terre dans sa résidence officielle, et faisant de longs séjours au Clos de la Platière, le domaine patrimonial voisin, à deux lieues de Villefranche. Entre toutes ces allées et venues, de Villefranche au Clos et à Lyon, la correspondance avec Bosc continue, toujours plus active.

M. Brunetière, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1901, remarquait combien était intéressant ce rôle de Mme Roland durant son séjour en Beaujolais alors qu'elle n'était plus l'inquiète Marie Phlipon des *Lettres aux demoiselles Cannet* et n'était pas encore la Madame Roland de la Révolution, mais simplement « Mme de la Platière », la châtelaine rustique du Clos; à travers les lettres de Roland à Bosc, elle apparaît mieux encore dans cette vie de « ménagère », surveillant sa lessive, son repassage, son jardin et ses vendanges. Un ami de Genève, Henri-Albert Gosse, qui vint voir les Roland au Clos en 1786, fit alors d'elle un léger crayon, la représentant avec sa coiffure de jardin. On trouvera ici cette esquisse, assurément inhabile, mais intéressante comme document, qu'une descendante de Gosse, Mme Maillart, a bien voulu tirer pour moi de ses papiers de famille.

Dans ce même article, M. Brunetière regrettait qu'on n'eût pas publié les lettres de Roland en même temps que celles de sa femme. Ce que j'en vais donner comblera un peu la lacune. On y verra Roland dans ses années de bonheur, dans son existence familière, entre sa femme et son enfant, avec son enjouement gauche et pesant lorsqu'il veut taquiner son jeune ami (Bosc avait vingt-cinq ans de moins que lui) sur sa vie alors un peu dissipée, — et aussi avec ses colères sourdes dès 1786 (1) contre l'administration de l'ancien régime, — puis, dès 1789, quand la Révolution qu'il appelait de ses vœux est enfin apparue, avec ses accès de fureur contre les adversaires qui en entravaient la marche.

(1) Alors que sa femme « bâillait encore sur les gazettes » (lettre du 10 janvier 1787).

Un certain nombre de ces lettres de la collection Morrison n'offrant pas d'intérêt particulier, je me bornerai à les inscrire à leur date et à leur numéro, sans extraits ni analyse.

I. — D'Amiens, 12 février 1783.

Questions relatives au Dictionnaire des manufactures.

La lettre se termine par une gaillardise : « Joie; pourtant ménagez les reins; santé par-dessus tout; mais toujours amitié. »

II. — A Lanthenas, d'Amiens, 1er avril 1783.

« Si vous avez vu l'ami d'Antic (1) depuis peu, il vous aura dit que j'étais mécontent de la santé de ma moitié, qui trainasse à ma grande peine. Nous travaillons un peu cependant. — Eudora va et vient à merveille. »

III. — D'Amiens, samedi au soir, 12 avril 1783.

IV. — D'Amiens, le 26 [juin 1784], en partant (2).

V. — [De Calais], 28 juillet 1784.

Roland et sa femme reviennent du voyage annoncé dans la lettre précédente. « Nous avons vu Londres aussi bien qu'il est possible en aussi peu de temps, trois semaines juste : nous avons fait grand usage des lettres de recommandation que vous nous avez procurées; les amis Dezach (3) et Lanthenas nous y ont été fort utiles, surtout le premier, qui sait son Londres par cœur; le dernier est resté pour une quinzaine encore; l'un et l'autre vous disent mille et mille choses... nous avons été malades comme des malheureux à notre passage de Douvres; j'en ai encore la tête toute étourdie et le cœur mal assuré... »

VI. — Amiens, 5 août 1784.

« Je vous envoie la petite loupe botanique choisie par M. de Zach. »

VII. — Dijon, le 28 [septembre 1784].

Roland, nommé inspecteur des manufactures à Lyon, avait quitté Amiens le 25 août avec sa femme, mais en s'arrêtant à Dieppe, à Rouen,

(1) C'est ainsi que s'appelait Bosc avant le décret du 19 juin 1790, après lequel il reprit son nom patronymique.

(2) En partant pour la courte excursion en Angleterre dont Mme Roland a écrit une relation (*Œuvres*, éd. Champagneux, t. III, p. 210-285).

(3) Le célèbre astronome De Zach (1754-1832), qui était alors à Londres précepteur des enfants du comte de Bruhl ; Roland lui avait été adressé par Bosc et Broussonet. — Cf. *Mém. de Mme Roland*, t. II, p. 259.

et enfin à Paris, etc... où Bosc, au moment des adieux, avait eu une singulière crise de bouderie (1). Roland, qui n'y comprenait rien, lui écrit de Dijon, où il venait de faire halte pour y voir les savants de cette ville, tous anciens maîtres et amis de Bosc, qui avait passé huit années de son enfance au collège de Godrans, à Dijon.

« Nous avons vu M. Maret père (2) : il nous a conduits chez M. de Morveau, chez qui nous sommes retournés, ayant rendez-vous avec M. Durande pour visiter le jardin de botanique. M. Maret nous a parlé de vous avec beaucoup d'affection et aussi de la chère sœur (3)... Nous avons causé longtemps avec M. de Morveau. Je ne vous dirai pas que je l'aime beaucoup plus que les autres, mais je l'aime beaucoup, car il est très aimable, je donnerais quelque chose de bon pour avoir un pareil homme à ma résidence; je me sentirais renaître... »

VIII. — De Lyon, 19 décembre 1784.

Longues explications au sujet de la bouderie de Bosc, qui durait encore (4) : « J'aime cent fois mieux vous voir injuste que de me sentir coupable. »

IX. — [De Villefranche], 16 janvier 1785.

« Il n'est pas aussi aisé que vous le pensez au bon et sensible Lanthenas de prendre le parti que vous dites (5). Il y a bien des ménagements à prendre, de terribles préjugés, non à vaincre, cela n'est pas possible, il serait au moins inutile d'y travailler, mais à ménager. Puis le père est fort vieux; la mère l'aime beaucoup; il faut rester pour tirer parti des circonstances; puis on s'habitue, on s'identifie (*sic*): on fait quelque chose, quoi que ce soit, ou on ne fait rien; finalement on reste, à moins que de grands intérêts ne viennent fortement ébranler, ce qui n'arrive guère aux trempes très douces, que l'ambition n'agite pas. »

Puis, un joli tableau d'intérieur :

Eudora (6) est un lutin, qui souvent s'en va criant : d'Antic, d'Antic,

(1) Voir *Lettres de Mme Roland*, nos 162 et 163.

(2) Sur ces savants Dijonnais, Hugues Maret (père du futur duc de Bassano), Guyton de Morveau, Durande, voir les *Lettres de Mme Roland*, t. I, septembre 1784, et t. II, p. 668.

(3) Sophie d'Antic, mariée plus tard, en 1794, à M. Dehérain. Elle aussi avait passé à Dijon plusieurs années de son enfance.

(4) Voir les *Lettres de Mme Roland*, nos 165, 167 et 170 de mon édition.

(5) Lanthenas était rentré au Puy chez son père, et, ainsi qu'on le verra, y était malheureux. Bosc était d'avis qu'il quittât sa famille.

(6) L'enfant avait trois ans et demi. — Cf. lettre de Mme Roland à Bosc, du 21 novembre 1784 : « La pauvre petite se rappelle bien de vous, mais moins de vos jeux que de l'état où elle vous vit à votre départ : « Maman, me disait-elle ce matin..., M. d'Antic, il pleure ! »

M. d'Antic !... Ecrivez-vous ? Est-ce une lettre pour M. d'Antic?... Ainsi elle se souvient, aime et aimera nos amis... »

X. — [De Villefranche], 14 février 1785.

« Le pauvre Lanthenas est dans le chagrin. Son abominable frère tourne la tête au vieillard, de qui le coffre est d'autant meilleur que la tête s'en va à vau-l'eau. Nous faisons l'impossible pour le soutenir, le consoler, l'encourager à prendre patience.

« Je ne sais ce qu'était Daubenton le jeune au Jardin du roi; ce n'est donc pas une place académique, car le comte de Lacépède n'est pas de l'Académie, que je sache... » (1).

XI. — De Villefranche, 24 février 1785.

« Le receveur général de Bourg, *l'homme au jardin...* » Roland désigne ainsi Varenne de Fenille, receveur des tailles en l'élection de Bresse, célèbre comme agronome et sylviculteur, qui avait créé, dans les anciens fossés de la ville, un jardin renommé dans toute la région. Il était en relations courtoises avec les Roland. Voir la longue et remarquable lettre que lui adressa Mme Roland, au sujet de la littérature anglaise, le 21 mars 1789. Il fut guillotiné à Lyon le 14 février 1794.

XII. — De Lyon, 21 mars 1785.

Il se porte mal. « Mais que faire pour la santé, ici où il faut que je courre du matin au soir ou que je travaille roide, roide. Heureusement, je pars à la fin de la semaine pour aller *pasqualare* en famille». Il signe « l'hermite au milieu du tourbillon. »

XIII. — [De Villefranche], 4 avril 1785.

« Parle-t-on encore à Paris de Necker et de son ouvrage (2)? Je trouve des gens qui en sont émerveillés. Quant à moi, j'ai toujours peine à croire que ce remueur d'argent, qui a tant emprunté, tant obéré la nation, tant mis clandestinement d'impôts en se vantant qu'il n'en mettrait point, tant mis l'autorité et l'argent entre les mains du prince, qui s'est tant vanté, qui a été si insolent, qui a fait tant de mal enfin, jusqu'à rendre l'usure légale, facilité la ruine des jeunes gens, les vols, et qui a rendu le gouvernement receleur pour un lucre, qui par là seul devint infâme, j'ai

(1) Daubenton le jeune, qui venait de mourir, était garde et sous-démonstrateur du cabinet. Lacépède, qui lui succéda, était de dix ou douze Académies de province, mais non de l'Académie des sciences.

(2) *De l'administration des finances de la France*, 1784, 3 vol. in-8°.

peine à croire, dis-je, qu'un homme qui a fait si mal puisse si bien dire... »

Pour s'expliquer cette rude sortie, il faut se rappeler que la disgrâce de Trudaine de Montigny, intendant des finances, le protecteur des années de jeunesse de Roland, avait été un des premiers aides de l'administration de Necker.

XIV. — [De Villefranche], 18 mai 1785.

Roland envoie à Bosc « un lichen que l'ami Lanthenas a raclé sur les basaltes de son canton ».

XV. — [De Villefranche], 10 juin 1785.

« Nous faisons nos préparatifs pour partir, tout le petit ménage, lundi matin pour Lyon... » Roland dissuade Bosc de partir avec La Pérouse : « Vous qui avez une existence agréable à Paris, beaucoup de liaisons de votre goût, beaucoup d'amis, une correspondance (1) qui nourrit et l'amitié et les goûts... »

« La maman [Mme Roland] vous prie de dire ou faire dire à son père une incommodité [un mal au doigt] qui la met hors d'état d'écrire, ses embarras d'ailleurs, son voyage, etc... et qu'aussitôt qu'elle le pourra, elle lui donnera de ses nouvelles; puis compliments, respects, etc... »

On voit ici que Mme Roland était restée en relations affectueuses avec son père, qui mourut (disons-le en passant), non pas « dans le rude hiver de 1787 à 1788 » comme elle l'écrit dans ses *Mémoires*, mais le 20 janvier 1789. J'ai vu l'acte de décès dans les papiers de famille de ses descendants.

XVI. — [De Villefranche], 13 juin 1785.

« Nous partons aujourd'hui... O mon ami ! je viens d'avoir une terrible alerte ! L'enfant avait une épingle dans le gosier, la maman venait d'entrer au cabinet et causait avec moi. Tout à coup, la bonne éperdue arrive et me met l'enfant entre les bras : la maman, oppressée et prête de tomber en syncope; je fais rendre l'épingle à l'enfant, je cours à la mère; nous la ramenons enfin, et nous en sommes quittes pour la frayeur qui a été grande, je vous jure... »

XVII. — Lyon, 28 juin 1785.

« Demain, fête de saint Pierre, veille de notre retour à la case... Je sors de l'Académie [de Lyon], où il a été lu une lettre de Carra, qui demandait à être notre associé; passe; mais, dans cette lettre où il rend compte

(1) Cuvier fait remarquer que la franchise postale, dont jouissaient les correspondants de Bosc, l'avait mis en relations avec les savants de tous les pays.

de la chute de Pilâtre (1), outre plusieurs inconstances qui ne sont pas exactes, il le traite dans des termes qui n'ont été trouvés ni décents ni honnêtes; il y a toujours assez à observer sur les faits sans invectiver les personnes, surtout quand elles sont mortes : ne fût-ce que le manque de générosité, on s'en scandalise d'abord, puis on s'en irrite... »

XVIII. — [*Le Clos*], *2 septembre 1785.*

On est installé pour deux mois au Clos, le domaine rustique des Roland, près de Villefranche. Bosc va faire une tournée de botaniste en Picardie, et a sans doute demandé quelque argent à son ami, car celui-ci lui répond : « Je n'aurai rien ou j'aurai toujours quelques louis d'or à votre service...

« Je laisse à Madame à vous parler de sa grave personne et de celle de son Eudora, fort grave personnage aussi; l'une est en raccommodage de linge, repasseuses, et autres babioleries dont je ne m'aviserai même pas de vous parler plus longuement, car les dames n'entendent pas raillerie sur l'article. »

Et Mme Roland ajoute : « Quand on le prend sur ce ton-là, je n'y sais rien à dire... »

XIX. — [*De Villefranche*], *20 septembre 1785.*

« ... Que dit-on à Paris, pays mort pour nous depuis que vous en êtes parti (2) ? La finance vous a-t-elle bientôt clôturés dans son mur de quinze lieues (3) ? Le cardinal [de Rohan] sort-il, ne sort-il pas de la Bastille (4)? On fait et défait ici à journée des contes qui viennent de Paris, de Lyon, du diable, qui n'ont ni père ni mère, et qui se réduisent tous à prouver qu'on ne sait rien. Mais Cagliostro devait venir à Lyon initier, dans le rite égyptien, douze demi-illuminés. Plusieurs de vos seigneurs devaient être à sa suite; de riches uniformes étaient faits, d'excellents cuisiniers retenus, des monstres terrestres et marins achetés : le Bourgogne et le Champagne, le Tokai et le Chio, etc... étaient prêts à couler en abondance; on devait souffler le verre, faire de l'or et ... ... La désolation de la désolation est dans le temple...

(1) La chute et la mort de l'aéronaute Pilâtre de Rozier, 15 juin 1785. — Carra, le futur conventionnel, était alors employé à la Bibliothèque du roi et s'occupait de physique.

(2) Pour la Picardie.

(3) Le mur d'enceinte de Paris, que les fermiers généraux faisaient alors construire pour mieux assurer la perception des octrois, et qui fut tant reproché à Lavoisier.

(4) Le cardinal de Rohan avait été arrêté le 15 août, pour l'affaire du Collier. — Cagliostro aussi, pour la même cause.

» Je ne vous dis rien de ma moitié, ni du *poussin* [sa fille Eudora]. Je vais les trouver à la campagne. »

XX. — [*De Villefranche*], *29 septembre 1785*.

« Il est près de midi, mon cher; j'arrive de la campagne, où j'ai déjeuné, avant de partir, avec ma moitié, mon frère (1) et l'ami Lanthenas, tous se portant assez bien, Eudora *quoque*; tous les jours nous avons parlé de vous, pesté contre vous...

» Je n'ai pas encore vu ma mère (2), qui ne vieillit que pour gronder; chaque matin elle va à l'église prendre une nouvelle dose d'humeur, puis elle vient la répandre sur nous tous, mais singulièrement sur ma moitié, quand elle est ici, bien aise à présent de n'y pas être; ce qui lui fait dire chaque jour paix, tranquillité, amitié, ici comme dans notre petit ménage d'Amiens. Elle redoute le retour; mais, comme le lait d'ânesse lui fait assez de bien, j'ai envie de le lui faire continuer le plus avant possible dans le mois d'octobre. »

XXI. — [*De Villefranche*], *4 octobre 1785*.

« ...C'est aujourd'hui l'anniversaire d'Eudora, et j'ai promis de l'aller célébrer au dîner, à quelle heure que ce soit; la pauvre petite ne soupe pas encore avec nous.

« Nous avons ici une mère qui vieillit en âge, mais qui rajeunit en vigueur et en méchanceté. C'est un diable incarné, qui va à la messe tous les jours, qui communie souvent, et qui n'en médit, calomnie, gronde et fait tapage que davantage. Elle ne peut voir ma femme, ni souffrir d'en entendre parler... Ces misères me font bien regretter mon ancienne situation à Amiens, où nous vivions contents, et que j'appelle les oignons d'Egypte.

» Vos jeunes filles tricotant (3), comme un moyen de trouver plus tôt un mari, me semblent si gauches que celui qui leur arrivera ne sera pas de mon calibre. Raisonnez comme il vous plaira, mais le tricot n'est pas mon goût. A cette occasion, je vous conterai que ma moitié voulant, il y a un mois, tricoter des bas à son enfant, parce qu'elle n'en trouvait ni à acheter ni à en faire faire en ville, je me mis dans une sainte colère, jurant que je ne voulais de la vie la voir tricoter; et sur le champ j'écrivis à Lyon, d'où on lui envoya une douzaine de paires de bas pour son enfant.

» Je suis chargé de la campagne, et j'en ai la note sous les yeux, écrite

(1) Dominique Roland, chanoine à Villefranche.

(2) Thérèse Bessye de Montazan. Elle avait alors 86 ans. Cf. lettre de Mme Roland à Bosc du 15 octobre 1785.

(3) Des parentes que Bosc avait vues dans son voyage en Picardie.

de la main de Madame. La voici : *Les Inspirés*, *Cagliostro*, et *M. Lanthenas*. Les inspirés, Martinistes ou Martiniens, qu'en dit-on? La secte se répand-elle? Embrasse-t-elle un certain ordre de personnes? Quels sont ses dogmes? Qu'est-ce que signifie et quelle sensation fait cette dernière folie? Cagliostro ne fait-il pas de miracles, est-il toujours en prison? Douze Lyonnais, qui devaient être initiés par lui dans le rite égyptien, et qui avaient dépensé énormément pour cela, pleurent sa détention. La désolation est dans le temple, et aussi dans la cuisine, car on la préparait splendide et délicate. Beaucoup de vos seigneurs, de la première volée, devaient par leur présence donner la plus grande sanction à la sainte institution. Et le cardinal, et les autres, qu'en dit-on?

... » Vous ne nous dites rien du banqueroutier Quatremère (1), je voudrais bien voir la figure de ses patrons... Savez-vous, le cas est-il radiable ?Ils n'ont pas tant de cœur; et depuis qu'on fait banqueroute à la Cour, dans l'Eglise, au Parlement, chez les fermiers généraux et ailleurs, on peut bien la faire à l'Académie, me direz-vous. »

Puis des nouvelles de Lanthenas : « après les Rois, il ira vous joindre à Paris, pour y recommencer ses caravanes; car, quoique docteur et émancipé, porteur de sa fortune et maître de ses droits, le voilà redevenu jeune homme, *errans* et *vagabons*.

XXII. — [De Villefranche], 8 octobre 1785.

XXIII. — [id.], 10 octobre 1785.

XXIV. — [id.], 25 octobre 1785.

« Tous, tous, femme, docteur, Eudora, etc... vous embrassent *quoque*. »

XXV. — [id.]. 10 octobre 1785.

« Le doteur [Lanthenas] vous écrit; la ménagère fait lire votre petite lettre à Eudora; ce n'est pas, ma foi, l'affaire d'un jour, car les deux mois de campagne nous ont renvoyés à l'alphabet. Attendez encore quelques années; la commère nous donnera du fil à retordre pour apprendre à lire, et plus encore pour l'empêcher d'apprendre de sitôt autre chose. »

XXVI. — De Lyon, 4 décembre 1785.

«... Voyez donc comme sont malheureux les hommes qui ont femme! J'étais à Lyon depuis une quinzaine de jours; l'Académie décide qu'un

(1) Quatremère-Disjonval, membre de l'Académie des sciences, après avoir dépensé un million à vouloir acclimater des espèces de moutons, avait fait une faillite retentissante.

discours que je lui ai lu en séance particulière est fait pour être lu en séance publique; les femmes, qui aiment à jaser, sont aussi curieuses; ne voilà-t-il pas que la mienne arrive, pour m'entendre !...

»... Eudora fait, auprès de moi, des découpures de papier; elle en fait à force, puis elle en balaye au feu les débris. Nous sommes seuls au logis, où je suis rentré après quelques visites, tandis que la ménagère est en ville, le docteur d'un autre côté, le domestique qui court; il est nuit, on n'entend pas le moindre bruit. Ce calme des choses en met dans l'âme; je jette un coup d'œil attendrissant sur mon enfant; je pense à sa mère, à vous, notre bon ami, et je sens que mon cœur n'est, pas plus que mon estomac, celui d'un fermier général. Nous nous reverrons; nous jouirons encore du plaisir d'être ensemble. Celui d'aimer et d'être aimé en vaut bien un autre. Je n'en connais point qui l'égale... »

XXVII. — [*De Villefranche, premiers jours de janvier 1786*].

« Nous nous disputons tous les trois à qui vous avez écrit de ne plus vous écrire de quinze jours; et Madame surtout est fort anxieuse d'apprendre d'où vous vient cette douleur de cuisse dont vous vous plaignez. Quant au cœur malade, nous y prenons tous également part, sans nous informer de l'objet qui rend aussi malade le cœur de notre discret ami; quoique nous jugions bien qu'elle a grand tort... »

(A suivre.) CL. PERROUD.

LETTRES DE ROLAND A BOSC

(Suite)

XXVIII. — [*De Villefranche*], *13 janvier* [*1786*] (1).

Roland charge Bosc de l'abonner au *Journal de Paris* et aussi à l'*Esprit des journaux* (2). Il demande des renseignements sur le duc d'Orléans, mort depuis peu, et dont un chanoine de Villefranche devait prononcer l'oraison funèbre... [Le Beaujolais faisait partie de son apanage.]

« Le docteur [Lanthenas] partira incessamment et ira loger dans le quartier de l'ami Parault (3) ».

XXIX. — *20 janvier 1786.*

Lanthenas est parti la veille pour s'établir définitivement à Paris.

« Ma légitime dit : *Et le duc d'Orléans?* »

XXX. — *5 février 1786.*

XXXI. — [*Première quinzaine de 1786*].

« Depuis huit à dix jours, mon enfant est dans le plus grand danger, et sa mère dans le chagrin, veillant jour et nuit... »

XXXII. — *21 avril 1786.*

« Je vous écris en commun, mon ami, avec l'ami Lanthenas. Lorsque vous aurez lu cette lettre, faites-moi le plaisir de la lui faire passer...

(1) Il y a 1785 au manuscrit, mais c'est sûrement 1786 qu'il faut lire, car le duc d'Orléans ne mourut que le 18 novembre 1785.

(2) Journal fondé à Liége en 1772, et qui depuis 1782 paraissait à Paris.

(3) Ami de Bosc, de Lanthenas, traducteur de Swedenborg.

Accablé de fatigue, de courses et de travaux dans Lyon, d'une excursion à Givors..., un courrier ayant manqué, ayant eu de mauvaises nouvelles le courrier précédent, l'inquiétude m'a pris; j'ai passé une nuit horrible et le lendemain, faute de cheval et de voiture, je suis parti à pied et arrivé ici excessivement fatigué, comme vous pouvez le croire. J'ai trouvé l'enfant d'une maigreur extrême, la pâleur de la mort, la vie presque éteinte, cependant hors de danger, je crois; la mère, harassée de veilles, de sollicitudes et de soins; j'ai pleuré au milieu d'eux, heureux de m'y retrouver; nous sommes un petit hôpital de malades; mais nous nous consolons mutuellement de ces misères, toujours beaucoup adoucies par notre réunion... »

XXIII. — De Dieppe, 29 mai 1786.

Roland est parti le 2 mai pour une grande tournée pour Paris, Rouen, Dieppe et Amiens, pour revoir ses vieux amis.

XXXIV. — D'Amiens, 7 juin 1786.

... « Ecrivez à ma femme que je me porte bien... »

XXXV. — D'Amiens, 11 juin 1786.

« Mon retour, que vous attendez pour babiller, est fixé à vendredi prochain pour le départ et samedi pour l'arrivée dans votre ville de perdition pour la jeunesse... » ... « Je veux encore dire deux mots à ma moitié, ci-contre : adieu donc... »

Comme on le voit par ce dernier détail, Roland écrivait sur la même feuille à sa femme et à Bosc, qui faisait alors tout simplement passer la lettre à « Madame ».

XXXVI. — Villefranche, 9 juillet 1786.

Roland est de retour à son logis depuis le 6. « Bonjour, mon ami; j'arrivais, comme je l'avais prévu le jeudi pour dîner; votre lettre arriva le même jour [à Villefranche], et le même jour je la portais à l'amie [au Clos], à qui elle était destinée. Nous avons passé ensemble, à la campagne, jusqu'à hier après le dîner, que nous sommes revenus en ville; ma femme à cause de sa cuisinière, malade, bonne fille, moi pour mes affaires. Nous repartons cette après-midi, pour une lessive, purger la bonne, etc... »

XXXVII. — A Lanthenas, 28 août 1786.

Lourdes plaisanteries. — « Madame, avec qui vous tapagez en diable,

ce dont je ne me mêle point, vous charge ou prie, ce dont je ne me mêle point encore, d'expédier le paquet ci-joint au frère (1), prieur et curé de Longpont, sous Montlhéry, par Linas. Salut. »

XXXVIII. — A Bosc, 15 septembre 1786.

« Nous comptons partir demain pour la campagne; mais un orage affreux de la nuit dernière et qui continue encore nous laisse incertains : femme, enfants, filles, bagage, etc..., tout cela ne se voiture pas comme de Paris à Rouen par les batelets et les mazettes... (2)

« Le pauvre Lanthenas a perdu sa mère. Avant de mourir, elle a fait pour lui comme qui dirait à peu près rien. Chacun veut y avoir part, et [je doute] en conséquence que ce soit beaucoup. C'est une pitié, tous fesse-Mathieu...

« Qu'est-il advenu de Linguet (3)? A-t-il gagné, perdu? Que devient-il? Enfin que dit-on d'autre chose? Vous nous laissez comme une chemise sale... »

XXXIX. — 18 septembre 1786.

Récit du voyage au Clos, annoncé dans la lettre précédente : « ...Vous saurez que la mère et la fille, liées ensemble sur une âne, ont failli se casser le cou et se noyer ensemble. La bête a choppé, l'enfant s'est effrayé, il a tout entraîné, et tout a versé dans la rivière (4), sur le bord de laquelle cheminait la caravane. J'étais à cheval derrière : je n'ai fait qu'un saut : mais le temps à soulever, à désunir d'un ruban de soie noué et mouillé, puis à tirer de là l'enfant se croyant perdu et criant à tue-tête; la mère, le poignet foulé, le corps meurtri et mouillé; gros cailloux au fond et environ un pied d'eau. On est accouru; de bonnes gens ont fourni de quoi changer l'enfant; j'ai affublé la mère de ma redingote; nous n'étions qu'à moitié chemin, nous avons gagné le gîte; grand feu, changé, couché, etc... Reste quelques douleurs et de la brisure; mais, à cela près, bon pour une, et passons outre... »

XL. — Villefranche, 9 octobre 1786.

... « Quel diable d'homme êtes-vous donc? Mangeur de matelotes à la

(1) Pierre Roland, autre frère de l'inspecteur.

(2) *Mazette*, méchant petit cheval. — Le Clos n'est qu'à 7 kilomètres au S.-O. de Villefranche. Mais les chemins étaient alors détestables.

(3) Linguet réclamait 50.000 francs pour sa défense du duc d'Aiguillon. Le Parlement ne lui accorda que la moitié de cette somme. V. *Mém. secrets* du 26 août 1786.

(4) Le ruisseau du Morgon ; peu profond, comme on va le voir.

Rapée, de grand dîner à la Genlis (1)? J'aime fort vos observations sur cette dernière, et je crois tout cela. Mais cette Mme Belette, avec sa brochure en mauvais style, est, je crois aussi, de la pure charlatanerie... Je vous embrasse et irai embrasser pour vous l'amie (2) le plus tôt possible.

XLI. — 11 octobre 1786.

« Vous voilà lancé comme un lévrier dans la féminine science; mais, à travers tous les ridicules de cette femme, elle se fera pourtant une sorte de réputation; puis son allure, ses alentours, tout cela n'est pas à négliger, sans trop s'y assujettir pourtant, car ce serait le diable. Autrement, il n'en peut résulter aucun mal, et quelquefois beaucoup de bien... (3) »

XLII. — 12 octobre 1786.

XLIII. — 16 octobre 1786.

Bosc avait dû, en se plaignant d'un trop long silence, écrire à « *feu* Mme de La Platière », et déjà Mme Roland lui avait répondu, le 3 octobre : « Vos ferventes prières m'ont rappelée du séjour des ombres... » Roland continue la plaisanterie : « Feu Mme de La Platière est en ville, où elle est venue souhaiter la bonne fête à la maman... Elle se propose bien de vous relancer au premier moment, pour vous apprendre à vivre... »

XLIV. — 30 octobre 1786.

« M. Poivre est mort (4), que bien me fâche. C'était un excellent homme, quoique fort chinois, et je ne sais plus comment faire pour aucun éclaircissement de ce qu'il a dit ou écrit...

» La ménagère vous a donné preuve qu'elle n'est point *feue*...

» Nos dames (5) ont vu avec grand scandale qu'on ne veut plus que les Français chantent qu'en payant. Qui aurait imaginé qu'on taxerait un jour jusqu'à leur gaîté? Belle matière à chanson ! »

(1) On va voir que Bosc se trouvait alors en relation avec Mme de Genlis. J'ignore à quelle brochure de la comtesse-gouverneur Roland fait allusion.

(2) Mme Roland, au Clos.

(3) Il faut noter que c'est le moment où le duc d'Orléans, à la suggestion de son chancelier Du Crest, frère de Mme de Genlis, cherchait à « s'attacher les savants, encourager les arts » *(Mém. de Brissot)*, et où Brissot entrait au Palais-Royal, comme secrétaire général, pour travailler à ces projets.

(4) Savant naturaliste lyonnais (1719-1786), qui, après avoir été intendant de l'Ile-de-France, s'était retiré dans sa belle maison de La Freta, entre le Mont-d'Or et la Saône, où Brissot l'avait visité en 1782.

(5) Mme Roland avait alors auprès d'elle, au Clos, une amie de Lyon, Mme Chevandier, « la belle Italienne ». Voir les *Lettres d'Amour* de Roland et de Marie Phlipon, pp. 44-46.

XLV. — 1er novembre 1786.

XLVI. — 8 novembre 1786.

« Notre ménage attend le beau temps pour aller lessiver à la campagne. Moi je travaille comme un diable, pour m'en aller à Lyon à la fin du mois... Vraisemblablement j'y serai tristement seul, par raison d'économie.

» Lanthenas nous écrivit bien, il y a quelque temps; ce n'est plus si souvent. Mais il ne nous a rien dit de sa grosse prospérité (1). Quoi qu'il en soit, je lui souhaite de tout mon cœur de la fortune; je crois qu'il a assez de sensibilité et de philosophie pour n'en jamais abuser. »

XLVII. — 16 novembre 1786.

Roland charge Bosc de faire insérer au *Journal de physique*, que dirigeait alors J.-C. de la Métherie, un discours qu'il vient de faire pour la Société d'agriculture de Lyon.

XLVIII. — 24 novembre 1786.

« La ménagère est au Clos pour deux jours; je suis resté seul avec le poussin. »

XLIX. — 26 novembre 1786.

Bosc a critiqué le discours envoyé dix jours auparavant : Roland se défend sur quelques points, mais avant tout il remercie : « Traitez-moi en ami, je veux dire roide, roide; ne me laissez pas faire de blasphèmes, car je ne veux, pour rien au monde, être anathématisé par les botanistes, par les physiciens, ni les chimistes; bien moins encore que par les prêtres...

» Ma moitié arriva hier de la campagne, à cheval, dans de mauvais chemins; elle est lasse et dort encore. »

L. — Lyon, 11 décembre 1786.

Le Discours sera lu à la Société d'agriculture le 5 janvier suivant. On en a envoyé le manuscrit à l'ami Cousin-Despréaux, à Dieppe, pour les corrections de style.

« Ma moitié vous a écrit, je viens de lui écrire; arrangez-vous ensemble. Adieu. »

LI. — De Lyon, 18 décembre 1786.

... « Lanthenas, notre Crésus en herbe...

... » Voilà aujourd'hui quinze jours que je suis séparé de la moitié, presque des deux tiers de moi-même... »

(1) Il venait d'entrer dans la finance, probablement chez le fermier général Tronchin.

LII. — Lyon, 29 décembre 1786.

... « Fussiez-vous occupé par-dessus les oreilles et le diable s'en mêlât-il, il faut que vous me disiez si vous connaissez les Carra, les Marivetz (1) et autres physiciens anti-newtoniens de ce genre...

... » Je n'entends plus parler de ce docteur [Lanthenas] qui a déserté les drapeaux d'Esculape pour passer sous ceux de Mercure... »

LIII. — Villefranche, 24 janvier 1787.

« J'arrive, monsieur le drôle, pour trouver une certaine lettre du 15, dans laquelle vous vous avisez de dire à ma moitié qu'elle est *délicieuse*. Voyez donc un peu comme ces petits messieurs en content aux femmes en l'absence de leur mari ! Ah, que je vous y reprenne, canailles !

... » A propos donc, que je me réconcilie avec vous, car je lis dans la même lettre : « Une femme doit obéir à son mari... » ...

LIV. — 4 février 1787.

« Demain, je retourne à Lyon; après-demain, j'en reviens; la semaine d'après, je retourne dans le voisinage. En vérité, je ne respire plus. Je deviens de substance angélique et diaphane...

» Madame la ménagère tousse un peu et voudrait bien vous avoir en face pour vous pousser des arguments irrésistibles... »

LV. — Villefranche, 24 février 1787.

« Je vous ai cru, sinon mort au monde, du moins à l'amitié; mais c'est affaires, passe; *ego te absolvo*. La ménagère dort, dort, dort, avec un appétit, une abondance, ou plutôt un abandon... Ah, la voilà pourtant, chut ! Vos gens là-haut projettent, cabalent, font banqueroute, meurent, sont remplacés; et tout cela fait du bruit, et toujours du bruit, et rien que du bruit (2)... »

LVI. — 25 mars 1787.

LVII. — Lyon, 18 avril 1787.

LVIII. — 8 mai 1787.

« On nous menace fort du prêtre, qui, dit-on, menace de devenir le *capo del capo*... (3) »

(1) Le baron de Marivetz (1728-1794). — On connaît Carra.

(2) La première assemblée des notables s'était réunie le 22 février 1787.

(3) Après le renvoi de Calonne (8 avril), Brienne avait été nommé chef du Conseil des finances (1er mai).

LIX. — [De Villefranche], 28 mai 1787.

Roland venait de faire une excursion à la Grande-Chartreuse, avec son frère, le curé de Longpont. A je ne sais quelle lettre mélancolique de Bosc, il répond : « Ne pestez pas comme vous le dites, car je retourne à la Chartreuse vous retenir une place. J'en suis pourtant revenu, écrasé de fatigue, faisant 15, 16, 17 lieues par jour, souvent à pied, en bottes, et une chaleur excessive, de la poussière; revenu brûlé de soleil, et poussant le tison dans ce moment. J'étais pressé de revenir, je bouillais, et je gèle... »

« Au diable l'homme aux chevaux (1) et sa séquelle! Qu'on termine donc, et qu'on donne de la pelle au cul à tout ce monde immonde!

... « Je vais travailler comme un forçat jusqu'à mercredi soir, que je compte retourner voir la lessiveuse, qui m'a chargé de vous... (*sic*). »

LX. — 6 juin 1787.

« Tous, *tutti quanti*, vous êtes de sottes gens. J'arrive d'une part, le courrier de l'autre, et pas un mot. Avant, une bredouille de quatre lignes, et toujours : « *je n'ai pas le temps; j'ai oublié; je ne sais; une autre fois; à l'ordinaire prochain;* » etc... ou quelque rien de cette espèce. Ne voilà-t-il pas des gens bien restaurés! »

Suit un passage intéressant, sur les premières relations de Brissot et de Roland. Je ne le donne pas ici, l'ayant déjà cité dans mon Appendice sur Brissot (*Lettres de Mme Roland*, t. II. p. 129).

LXI. — Lundi 11 juin 1787.

Bosc venait d'annoncer à Roland qu'un édit du 5 juin venait de ramener de quatre à une seule (confiée à Tolozan) les charges d'intendants du commerce. Grave nouvelle pour l'inspecteur, subordonné direct de ces intendants :

« Votre lettre du 8, mon cher, m'estomaque un peu. J'étais en correspondance serrée avec M. de Montaran (2), pour nos affaires de manufactures : tout est en l'air, et je ne sais plus quelle tournure cela va prendre. Je vois que les arrangements sont affaire de faveur; le chef qui nous reste (3) n'a pas d'idée de la partie; c'est un homme dur, qui se fait des principes *ab hoc et ab hac*, et qui pourtant est souple, et tout à tous à

(1) Je n'ai pu démêler cette allusion aux remaniements ministériels du moment. « L'homme aux chevaux » semble désigner un des administrateurs des postes.

(2) Un des intendants supprimés.

(3) Tolozan. — Voir deux lettres bien curieuses de Mme Roland, des 19 avril et 4 mai 1784, sur ses entrevues avec Tolozan.

l'égard de ses chefs à lui ; l'opinion de ceux-ci est son intérêt, voilà sa boussole. Je ne sais que faire ni que dire, ni par qui, ni à qui je pourrais m'exprimer. Le petit Bl. (1) a encore de moins que le précédent de n'avoir pas de caractère, d'être rogue, dissipé et paresseux par-dessus tout. Avec tout cela, je crois, pour le bien de la chose, qu'elle ne doit en effet rouler que sur un seul homme. »

Suit un autre passage sur Brissot, déjà cité à l'endroit auquel je renvoyais plus haut.

« Je vais écrire ou j'irai dire à la fille que vous l'embrassez, à la mère que vous ne l'embrassez pas. »

LXII. — S. d. [mais de juin 1787.]

Roland a de vives inquiétudes. Il craint que, après avoir remanié les intendances du commerce, on n'en vienne à supprimer les inspecteurs : « Concevez, après 34 ans de services, et avoir travaillé comme je l'ai fait... et des infirmités par-dessus tout... Concevez ma position. On dit que nous sommes ou serons supprimés. » (Cf. lettre de Mme Roland à Bosc du 26 juin 1787.)

« Dombey a perdu la tête (2), des peines qu'il a essuyées et des injustices qu'on lui a faites. »

LXIII. — A Lanthenas, 16 juillet 1787.

Roland lui annonce qu'il va partir, avec sa femme et son frère, le curé de Longpont, pour un voyage en Suisse (le voyage dont Mme Roland a écrit la relation, éd. Champagneux, t. III, pp. 286-386).

« Je crois, à vue de pays, que ces gens de là-haut nous laisseront faire en paix notre voyage : je les vois si occupés d'autre chose ! Il me semble qu'ils s'empâtent un peu dans leurs administrations provinciales. On dit ici... qu'il est décidé que les biens du clergé ne seront point assimilés à ceux des autres personnes, au moyen d'un emprunt et d'un prêt de 100 millions. Si cela est, il n'y a rien de fait...

... » Dites-moi donc ce que font M. de Montaran et M. de Gallande (3)? ils sont encore jeunes pour aller planter des choux. Mais tout cela durera-t-il bien longtemps?...»

LXIV. — A Bosc, 16 juillet 1787.

(1) Blondel, intendant du commerce. J'ai esquissé sa notice au t. II, pp. 623-624, des *Lettres de Mme Roland.*

(2) Le voyageur et naturaliste Dombey (1742-1793), revenait d'un voyage scientifique dans l'Amérique du sud, avait éprouvé, de la part du gouvernement espagnol, d'infinies vexations. Il était de Mâcon.

(3) Les deux autres intendants du commerce supprimés.

LXV. — S. d. (mais fin décembre 1787).

« La ménagère se propose tous les jours de vous écrire; elle transit de froid à la campagne, avec deux autres femmes; moi, j'en suis transpercé. Nous revenons tous jeudi prochain, puis elle retourne seule après les fêtes, pour une lessive... »

LXVI. — (Sans date).

« Vos gens du Poitou ne veulent donc rien me donner sur les fabriques de Niort? L'avocat où nous fûmes m'avait tant fait espérer! »... On voit, par quelques passages des autres lettres, que cet avocat n'était autre que Creuzé-Latouche, le futur conventionnel, alors avocat à Paris et déjà grand ami de Bosc, dans le voisinage duquel il demeurait, rue des Lavandières [Saint-Opportune], et que c'était pour son Dictionnaire des manufactures que Roland attendait de lui des renseignements.

LXVII. — Lyon, 9 janvier 1788.

... « Vous avec donc enfin vu nos *recommandés* du bon et grand Lavater? ce sont des jeunes gens qui, à beaucoup d'honnêteté, joignent un grand amour d'étendre leurs connaissances... »

Les Roland, dans leur excursion en Suisse de l'été précédent, avaient fait à Zurich la connaissance de Lavater, et celui-ci venait de leur adresser un de ses jeunes amis, Heisch, qui voyageait en France avec son élève, le jeune baron de Wietinghoff (frère de Mme de Krüdener).

LXVIII. — Lyon, 19 janvier 1788.

LXIX. — Lyon, 2 février 1788.

LXX. — 12 mai 1788.

LXXI. — Lyon, 30 juin 1788.

« J'ai reçu ici votre épître du 23. Je la fais repasser à Villefranche, pour être envoyée de là à la campagne, où la ménagère est claquemurée pour tout l'été et l'automne... » Demande de renseignements sur le *Cassida viridis*, qui ravage les artichauts, — sur le procédé de Berthollet pour blanchir les toiles, etc...

» Nous sommes entourés et pressés ici de la nouvelle qu'on va encore une fois retourner l'omelette (1). J'ai peur qu'elle ne soit enfin desséchée. On parle aussi de guerre de tous les côtés. Tapage et carillon. Adieu. »

(1) Ce ne fut pourtant que deux mois après (25 août 1788) que Brienne fut renvoyé.

LXXII. — *Villefranche, 8 août 1788.*

LXXIII. — *Du Clos, 24 août 1788.*

LXXIV. — *Villefranche, 5 septembre 1788.*

« Bonjour donc, camarade. J'arrivai hier ici; j'y reçus de vos nouvelles, j'en fis part; il n'y en avait point encore de ce genre (1). Quelle bagarre! Vous autres Parisiens, c'est donc là votre politesse, votre bon ton, vos *vertus*! Hou, hou, hou!

« Toujours est-il vrai que le nouveau [Necker] ne fera pas pis que l'ancien; mais fera-t-il bien? C'est encore un problème à résoudre. J'ai bien des données, peut-être différentes de celles de bien d'autres; attendons. Mais, en attendant, que deviendrons-nous?... Faites-moi vite des fouets (2) pour fouetter toute cette canaille, tous ces bavards de Parisiens qui n'ont que la jappe... »

LXXV. — *De Villefranche, lundi 14 [septembre 1788].*

« Je me hâte pour partir enfin et aller voir [au Clos] cette femme, dont je suis séparé depuis plus de trois semaines. »

LXXVI.— *De Villefranche, 14 octobre 1788.*

« Il fait un brouillard affreux; j'arrive de la campagne et j'y retourne. La mère et l'enfant sont enrhumés. Lanthenas s'enfonce dans l'Amérique. Je suis trop vieux pour l'y suivre.

» Le Sénat (3) va un train du diable, et le nouveau ministre plus doucement qu'on ne l'avait cru. On dit ici que les effets vont toujours baissant. L'évêque de Grenoble (4) s'est brûlé la cervelle. On désespère et des Notables et des États. On croit ici que cela s'emmanche mal là-haut. »

LXXVII. — *12 novembre 1788.*

LXXVIII. — *7 janvier 1789.*

LXXIX. — [*S. d., de février 1789.*]

« On dit qu'on se tue toujours en Bretagne; on dit qu'on se dérange en Dauphiné, qu'on ne s'arrange pas bien ailleurs; enfin, il y a bien des gens qui y voient fort trouble... »

(1) Le renvoi de Brienne (25 août), je ne suis pas en mesure d'expliquer les deux lignes qui suivent.

(2) Au début de la lettre, Roland demandait, pour son *Dictionnaire*, des renseignements sur *les fouets*.

(3) Le Parlement de Paris.

(4) M. de Bonteville. Il se donna la mort pendant les Etats provinciaux de Romans.

XXX. — *5 mars 1789.*

LXXXI. — [*S. d., premiers mois de 1789.*]

Description émerveillée des collections et du jardin de Le Camus, savant lyonnais. — J'ai donné la plus grande partie de cet intéressant morceau dans une note des *Lettres de Mme Roland* (t. I, p. 707).

Roland termine ainsi :

« Au milieu de tout cela, une chose vous paraîtra sinon singulière, du moins vous donnera à penser sur la nature de l'homme jeté en société. Deux hommes que j'avais vus le matin, qui n'ont rien à perdre dans la Révolution, rien, absolument rien, quoi qu'il arrive, mais dont l'un est noble de fraîche date, et l'autre est prêtre, eh bien ! ce sont deux terribles aristocrates. D'un autre côté, nous avons dîné entre trois hommes, qui ne risquons rien tant que de perdre notre état, qui en recevrions gêne et malaise impossible : Eh bien ! nous sommes des plus décidés et des plus résolus démagogues. »

LXXXII. — [*S. d., mai 1789.*]

... « Vos Etats font grand bruit en province; mais, de la besogne, point encore; et j'ai grand'peur que, à propos de nos députés, Jean s'en allât comme il était venu. On parle d'une magnificence et d'un éclat terribles; bel exemple de modestie et d'économie. Puis, d'un discours de trois heures : ce n'est pas aller au fait par le plus court. Dit-on pourquoi Bergasse n'a point paru à l'Assemblée, à la procession? Est-il vrai qu'on ait presque, dit-on, hué le comte de Mirabeau? On ajoute que l'on ne croit pas qu'il tienne. On dit bien des choses en province; en fait-on beaucoup à la ville, et à la Cour? »

LXXXIII. — *28 mai* [*1789*].

Reproches à Bosc sur ce qu'il n'envoie pas de nouvelles. « Dans un temps de rumeur, de troubles, de changements, vous devez avoir tous les jours des nouvelles intéressantes et vous ne m'en donnez aucune... Adieu, je ne vous embrasse pas. Mais Eudora, qui n'a pas encore de fiel, dit qu'elle vous embrasse... »

LXXXIV. — *29 juillet 1789.*

Lettre bien curieuse, qui montre l'affolement incroyable des esprits au moment de la *grande peur*, les contes étranges, insensés qui circulaient, l'exaspération redoutable, où l'opinion était montée; Mme Roland vient de partir pour le Clos, après avoir écrit à Bosc, le 26 juillet : « Si l'Assemblée nationale ne fait pas en règle le procès de deux têtes illustres, ou

que de généreux Décius ne les abattent, vous êtes tous f... » Trois jours après, Roland, resté à Lyon, écrit à son ami la lettre plus enragée encore, s'il est possible, que je me contente de mentionner ici, l'ayant déjà publiée (*Lettres de Mme Roland*, t. II, p. 54, note.)

LXXXV. — Lyon, 2 octobre 1789.

Il a appris par Bosc la mort du chanoine Bimont, l'oncle aimé de sa femme. Puis il ajoute ... « Vous avez donc un bien grand nombre d'hommes corrompus dans votre Assemblée? Mais c'est qu'il y en a beaucoup aussi qui sont abrutis au point de croire faire bien que de faire les plus hautes sottises. Cette ville surtout est remplie de sots ou de fripons, qui sacrifieraient le monde entier pour la conservation de quelques privilèges ou la paix de quelques-uns... »

LXXXVI. — Lyon, 7 octobre 1789.

Il envoie à Bosc, pour le faire insérer au *Journal de physique*, un mémoire qu'il avait destiné d'abord à la Société d'agriculture de Lyon. « Mais, comme presque tous les membres sont des aristocrates, effrayés des événements, faisant semblant de l'être, criant à outrance et se débandant, cette Société, comme l'Académie [de Lyon], n'a point tenu de séance depuis longtemps. Les membres sont tous épars, on doute même qu'ils se réunissent, c'est une pitié...

» Il nous semble que votre Assemblée devient bien testicoteuse et bavarde, qu'elle commence tout et ne finit rien. Encore cela même commence à faire pitié. »

LXXXVII. — Lyon, 11 octobre 1789.

« Grabataire depuis quatre mois et demi, et veuf depuis hier, je vous écris pour me désennuyer. Vous voilà maintenant entourés de vos représentants et de vos princes (1) : en fera-t-on de meilleures affaires? La crainte agira beaucoup d'une part, mais, de l'autre part, il y a tant de sots, et encore tant de fripons, qu'on peut, et qu'il faudra toujours tout craindre. C'est un terrible moyen que celui d'être obligé de couper des têtes et de les promener dans les rues sur les piques. Mais aussi, ces G. du R. (2) étaient d'insolents personnages : sont-ils enfin tous détruits? Deux jours avant l'événement, nous faisions le calcul de la dépense de cette troupe et je prouvai qu'elle coûtait dix millions par an à l'Etat, indépendamment de ce qu'elle coûtait aux villes de leurs garnisons. Une

(1) Depuis la journée du 6 octobre, qui avait ramené à Paris le Roi et l'Assemblée nationale.

(2) Les Gardes du Roi ou Gardes du Corps.

seule compagnie a occasionné plus de 1.500.000 livres de dépenses à la ville d'Amiens, indépendamment de 50.000 livres par an qu'elle lui coûte. Ajoutez à cela qu'ils ont commis plusieurs meurtres dans cette ville, qu'ils y ont commis les dernières indécences, corrompu les mœurs et fait mille actes de despotisme, de violence, de tyrannie, sans qu'on ait jamais pu obtenir une seule réparation; au contraire, j'y ai vu arriver des lettres de cachet contre ceux qui se plaignaient avec tout le droit possible. On peut dire que c'était une peste parmi les hommes, sous tous les points de vue.

» On parle tant de remplacement d'impôts dans un temps où nous sommes accablés de tous les fléaux, où le peuple est à la dernière misère, est véritablement aux abois; est-ce que les remplacements, s'il en est [de] nécessaires, ne devraient pas se trouver dans les économies de ce genre? On semble nous faire grâce en nous disant qu'on pourra réduire les dépenses de la maison du Roi à 20 millions! Eh, qu'est-il donc nécessaire pour la splendeur de l'Etat et le bonheur des peuples que leur prince dépense 20 millions pour sa table, sa garde et sa musique? Pourquoi même 10? pourquoi même 5? Est-ce qu'avec 3 il n'y aurait pas encore du superflu? J'en ai fait le calcul; à part les pilleries, les déprédations, tant de gens qu'il est inutile de gorger, avec de l'ordre, on pourrait conserver à la Cour de France autant de splendeur qu'à aucune Cour d'Europe et ne pas dépenser à cela plus de 3 millions, y compris celles des princes, qui doivent être fondues dans celle du Roi. Toutes ces maisons ont coûté plus de 100 millions par an depuis le commencement de ce règne. Qu'on ne vienne donc pas nous parler toujours d'impôts, mais d'économies et de réformes... »

Roland parle ensuite d'un mémoire qu'il envoie à ses amis de Paris *sur l'administration des manufactures et du commerce*, où il propose de profondes réformes, et il ajoute : « J'ai fait ma charge; entre vous, Lanthenas, Brissot et autres, il reste à l'amitié à faire la sienne. »

LXXXVIII. — Lyon, mardi 13 octobre 1789.

... « Je suis vraiment impatient de savoir le principe et le nœud de cette intrigue (1). Est-il vrai qu'on voulait enlever le Roi, dissoudre l'Assemblée, faire soulever les troupes, soustraire les grains, empêcher les meuniers de moudre, les boulangers de cuire? A-t-on, sur ces différents articles, sur quelques-unes même, des preuves sûres, des faits évidents à citer? Et quand on aurait réussi dans quelques points, à quoi bon? Où pourrait-on compter que cela mènerait? Est-il vrai que beau-

(1) Roland appelle ainsi les incidents qui ont provoqué les journées des 5 et 6 octobre.

coup de membres de l'Assemblée nationale ont eu peur et se sont enfuis? Ce sont de ceux qui étaient vendus sans doute?

» Enfin, que compte-t-on, qu'espère-t-on maintenant de plus qu'on n'espérait? à quoi voit-on jour? Est-ce que cette maudite Caisse d'Escompte continue ses manœuvres, qu'on nous flanquera ce détestable papier-monnaie, qu'on ne paiera pas mieux les rentes, qu'on ne congédiera pas toute cette engeance des Gardes du Roi, qu'on n'effectuera pas les réformes de sa maison, l'entière suppression de celle des princes? Qu'on ne mettra pas à la raison et ces nobles, fiers et insolents, et ce tas de calotins, pétris d'ambitions, de prétentions et de morgue et bien plus insolents encore que les nobles? Vous ne nous dites rien, ni sur ce qui est, ni sur ce qu'on entrevoit, ce qu'on désire, ce qu'on espère, ce qu'on craint, ce qu'on redoute, rien de rien. Que le bon Dieu vous bénisse !... »

(A suivre.)

Cl. Perroud.

LETTRES DE ROLAND A BOSC

(*Suite et fin*)

LXXXIX. — Lyon, 18 octobre 1789.

... « Nous avons encore à lutter contre des aristocrates, qu'il faudrait écraser, tant il y a peu d'espoir de leur faire entendre raison; il n'y a plus de moyen auprès d'eux que celui de leur faire peur, non pour les convaincre, mais pour les contenir. En cela, Paris a fait de même. Je suis très aise que les Gardes du Roi soient cassés (1); mais je le serais plus encore que la procédure des conspirateurs fût suivie avec vigueur et rendue publique. »

Roland recommande ensuite à Bosc de faire distribuer des exemplaires de son mémoire sur l'administration des manufactures aux membres du comité du commerce de l'Assemblée et à 12 ou 15 des autres membres « les plus marquants, — le comte de Mirabeau, — Petion de Villeneuve — Chapelier, — le Président [alors Clermont-Tonnerre], — Dupont, — l'abbé Sieyès, — quelques évêques et nobles du bon bord. Cela deviendra ce qu'il pourra... »

XC. — Lyon, 30 octobre 1789.

... « Je fais comme vous les vœux les plus ardents pour la réduction des prêtres et du clergé, les hommes les plus corrompus, l'association la plus scandaleuse qu'il y ait dans l'Etat. Je crois même qu'on ne saurait attendre aucune espèce de régénération dans les mœurs, aucune bonne police intérieure, aucune liberté, aucune justice, sans ôter à tous ces gens-là toute influence quelconque dans l'ordre civil et temporel, quel qu'il soit. Qu'on n'en laisse que ce qui est rigoureusement nécessaire, qu'on ne leur donne que le nécessaire, et du reste qu'ils s'en tiennent très rigoureusement à faire et dire leur office. »

(1) Ils ne furent supprimés que le 25 juin 1791, après Varennes.

» Si vous jugez que la loi martiale peut être dangereuse à Paris, quelle influence peut-elle donc avoir en province, ici surtout, où nous n'avons qu'une vieille municipalité, doublement aristocratique à cause des privilèges qu'on y acquiert? Aussi se sont-ils hâtés de la faire publier avec le plus grand éclat. Ces gens sont tels qu'ils ne peuvent être réduits que par la massue... »

XCI. — 20 novembre 1789.

... « Nous sommes mécontents de votre Assemblée, de vos journalistes, et d'une foule d'aristocrates insolents qui nous entourent et nous obsèdent où que nous allions. Cette canaille ne sera jamais réduite par aucun raisonnement; il ne reste plus auprès d'elle que la force, la violence. Ils prétendent, ces drôles, qu'il faut des ordres, des distinctions, que tout ce que l'on fait n'a pas le sens commun, ne peut subsister, et sera nécessairement détruit; à quoi je réponds qu'il ne faudra donc plus se contenter de brûler les châteaux, mais aussi ceux qui les habitent; que l'injure atroce des distinctions (1), ignominieusement supportée pendant tant de siècles, ne peut plus se laver que dans le sang, si l'on persiste à vouloir se roidir contre l'égalité; et qu'enfin, s'ils veulent nous forcer à en venir à une guerre civile, nous verrons qui sera le plus fort... »

XCII. — Villefranche, 26 novembre 1789.

... « Plein des *Confessions* de Jean-Jacques, que je viens de dévorer (2), je ne veux vous parler de rien autre chose aujourd'hui. Je conçois qu'une infinité de gens ne s'en amuseront pas : il faut connaître le local, le théâtre, la scène, il faut avoir l'idée des personnages, de leur trempe, de leur amour-propre, de leur genre d'ambition et de gloriole. Tout cela est à peu près de mon temps, et, d'esprit ou de cœur, j'en suivis autrefois une partie; il n'est donc pas étonnant que je doive encore y mettre un intérêt beaucoup plus grand que celui qu'y mettront jamais la plupart des provinciaux. D'ailleurs, mon estime et mon amour pour Rousseau ont été tellement en augmentant, à mesure que j'ai plus connu son esprit et son cœur, que j'ai plus lu et médité ses ouvrages, qu'il me semble, parmi les hommes, ce qu'il dit lui-même que Caton lui semblait entre César et Pompée, un Dieu parmi les mortels.

» Au milieu de tout cela, je regrette beaucoup de ne pas voir mieux s'éclaircir une infinité de choses qu'il n'a pas su mieux voir lui-même sans doute. Mais ces lettres initiales surtout me désolent, et vous devez, vous autres, connaître tous ces gens-là comme votre poche : c'est donc

(1) Roland ne se souvenait donc plus de ses démarches, de 1781 à 1784, pour obtenir des lettres de noblesse !

(2) La deuxième partie des *Confessions* venait de paraître (Genève 1789), 3 vol. in-12. — Cf. *Correspondance littéraire*, éd. Tourneux, t. XV, p. 542.

cela précisément que je vous demande. Quels sont, en toutes lettres, ces divers personnages, et surtout ce scélérat G... (1) et toutes ces femmes? Combien perd cet abbé de Mably ! »

XCIII. — Vendredi, 27 novembre 1789.

... « Je ne vous en dirai pas bien long aujourd'hui, mon ami, parce qu'il est tard, que j'ai les doigts gelés, quoique pas bien loin du feu, et que la lettre ci-jointe est pour vous comme pour l'ami Lanthenas; c'est chose commune...

... » Je pense comme vous des *Confessions*; les deux premiers volumes se sont fait dévorer; le dernier m'a souvent donné de l'ennui; mais, aussi, quels sont ces personnages?... »

XCIV. — Samedi, 18 décembre 1789.

Roland demande à Bosc ce qu'il pense de l'abbé Rozier, le physicien, qui habitait Lyon, et avec lequel il se rencontrait souvent. « Nous sommes ensemble à l'Académie, à la Société d'agriculture, à la Philanthropie (2), où ne vous dirai-je pas?... »

XCV. — Lyon, 30 décembre 1789.

XCVI. — [S. d., de la fin de 1789.]

... « J'ai été beaucoup employé, ces jours passés, par la *Société philanthropique*: assemblées, comités, rédactions d'adresses au Roi, à la Reine, aux concitoyens, etc... »

XCVII. — [S. d., fin de 1789?]

« Les choses ne sont point aussi avancées qu'on le croit. Nous ne sommes pas exempts de la guerre civile; bien des gens ne s'en étonneraient pas : peut-être même en est-il qui le désirent. Il en est du moins qui la croient nécessaire.

» On dit que M. N. [Necker] perd, perd... »

XCVIII. — [S. d., 1789 ou 1790?]

Questions sur les pelleteries — fourrures. — Roland travailla sur ce sujet, pour son Dictionnaire des manufactures, de 1789 à 1791.

(1) Grimm.

(2) La *Société philanthropique*, fondée à Lyon, en octobre 1789, par Blot, l'ami de Brissot. — Voir là-dessus la lettre de Mme Roland à Bosc, du 27 octobre 1789.

XCIX. — Lyon, 8 janvier 1790.

C. — [Villefranche], lundi, 18 janvier [1790].

... « J'arrivai hier à la petite ville; je compte en repartir dans quelques heures... La ménagère est à sa basse-cour [c.-à.-d. au Clos]. Je vais la joindre...

» Nous voyons maintenant les maux de l'hiver; ils sont affreux. De la sève restée dans les arbres, par les gelées venues de bonne heure, a fait croire à la vie des arbres; puis tout est devenu mort et se montre tel aujourd'hui. Nous avons perdu de cette manière beaucoup d'arbres. Adieu. »

CI. — Lyon, 25 janvier 1790.

... « Nous venons de brasser une adresse à l'Assemblée nationale, une au Président, un discours à nos bureaux de philanthropie.

... » On est ici en grande rumeur pour la formation de la municipalité (1). Quant à moi, je suis si embarrassé que je me casse la tête inutilement à trouver 60 hommes de bien qui aient le sens commun. Cependant, je choisis indistinctement dans toutes les classes qui ont droit au choix.

» Que pense-t-on, qu'espère-t-on de la durée de l'Assemblée actuelle et de la solidité de ses opérations?... Les Favras et consorts ne se jugent-ils point enfin?

» En attendant, notre jeunesse se monte, et nos vieux militaires conviennent qu'ils n'ont rien vu de plus respectable que nos volontaires sous les armes et faisant l'exercice. Ils commencent à croire qu'il n'est pas un d'eux qui ne fît bien le coup de fusil et qui n'appuyât roide de la baïonnette ou de l'épée. Salut. »

CII. — [S. d. mais la lettre est du 7 février 1790, jour où eut lieu à Lyon le mouvement populaire raconté.]

... « Toute notre ville est en armes; nous avons chassé le despotisme avec le despote. Un certain Imbert (2), petit tyran, menant cette ville le bâton à la main et machinant le diable pour se faire élire maire, vient de manquer, de quelques minutes, d'être lanterné : il a gagné au pied, les uns disent par-dessus les toits, les autres disent en uniforme du régiment suisse en garnison ici. Quoi qu'il en soit, et où qu'il soit, je ne lui conseille pas de reparaître ici de quelque temps... »

(1) Roland fut élu *notable.*

(2) Imbert-Colomès. Voir Maurice Wahl. *Les premières années de la Révolution à Lyon*, p. 131.

CIII. — Lyon, 22 mars 1790.

... « L'aristocratie marchande de Lyon, la plus bête, la plus ignorante, la plus insolente de toutes... »

« *P. S.* à Lanthenas : « Ami Lanthenas, Elle (1) dit qu'on est à la lettre M du paiement des rentes, et c'est une Marie... ».

CIV. — Lyon, 31 mars 1790.

CV. — Villefranche, 5 avril 1790.

CVI. — de la campagne, 15 mai 1790.

... « Voilà bien longtemps que nous ne recevons plus de vos nouvelles; nous ignorons entièrement ce qui se passe à Paris; les papiers ne nous arrivent que tard, quoique nous envoyions tous les courriers à la ville. La Révolution va-t-elle en avant? Les bons patriotes ont-ils le dessus? On ne sait que dire et penser. Les prêtres attisent le feu de la rébellion; ils ne respirent que meurtre et carnage... »

CVII. — Lyon, 23 juin 1790.

... « Il y a longtemps que nous ne nous disons rien. Vous n'êtes pas sans occupations, j'imagine; j'en ai par-dessus la tête; et j'espère la fin de ces maudites élections (2), où, faute d'entente dans les patriotes, nous laissons faire des choix qui me dégoûtent... »

CVIII. — [Du Clos], le dimanche au soir [29 août 1790].

« Je ne vous dis rien de nos amis communs (3); ils arrivèrent hier et ils vous écrivent...

» Au récit des voyageurs, je vois que les affaires vont mal à Paris : elles sont au pis à Lyon; l'exécrable Imbert, l'ami de Nr [Necker], celui qui tramait la contre-révolution, et qui en voulait faire Lyon le centre; qui en avait été chassé et qui y aurait [été] mis à mort, s'il ne fût décampé par-dessus les toits; cet homme abominable est de retour dans les environs, et s'assure, avec la municipalité actuelle, que le concours des troupes étrangères, dont la ville et les environs sont farcis, le mettent à l'abri de tout inconvénient personnel et préparent de nouveaux moyens d'en venir à ses fins. On se prépare de désarmer le reste

(1) Mme Roland; on voit que c'est Lanthenas qui était chargé de toucher ses petites rentes sur l'Hôtel de Ville de Paris.

(2) Les élections départementales.

(3) Lanthenas et Bancal des Issarts. Ils venaient d'arriver au Clos pour un long séjour, en vue de l'acquisition, en commun avec les Roland, d'un des biens ecclésiastiques mis en vente.

de la ville, pour n'armer que les gens du parti; on veut opprimer le peuple, et l'on ose déjà le lui dire, depuis qu'avec les troupes on croit pouvoir le faire impunément (1).

... » Tenez-nous un peu au courant des affaires maintenant que nous avons ici nos grands nouvellistes [Lanthenas et Bancal], que vous êtes le seul de nos correspondants restés à Paris... »

CIX. — *[Du Clos], 31 août 1790.*

« Je ne vous en dirai pas long aujourd'hui. Nous sommes tous distribués, chacun à son laboratoire (2); chacun écrivant, on ne sait à quoi ou à qui; s'il y a quelque chose pour vous ou par vous (3), il sera joint ici, pour être expédié demain de grand matin. »

CX. — *Lyon, 15 septembre 1790.*

Invectives contre Necker (4).

... « Ici, on ne voit qu'uniformes et baïonnettes étrangères; on n'entend jargonner que mauvais allemand, c'est une ville de guerre, que désertent les arts, les manufactures, les ouvriers, et où l'aristocratie règne par la terreur. »

CXI. — *[S. d., mais de la seconde quinzaine de septembre 1790.]*

« Nous sommes dans l'attente et la désolation des événements; nous y voyons fort en noir, et c'est à vos Parisiens qu'en est la cause. Je ne sais quel pressentiment m'agite quelquefois, mais je crois que cela ne finira pas sans verser beaucoup de sang. Les dieux veuillent encore que ce soit le moindre des maux, puisque la liberté ne saurait être achetée trop cher! Vous avez perdu le plus véhément, et à la fois le plus didactique, le plus fort raisonneur des journalistes (5); les autres déchirent terriblement. [Il n'est pas jusqu'à Brissot qui donne lieu de soupçonner terriblement, sinon, sa probité ou son insouciance, du moins sa rectitude et son jugement. Depuis quelque temps, par la manière lâche,

(1) Depuis l'émeute des 25 et 26 juillet, amenée par la question des octrois, Lyon était plein de troupes. Voir les *Lettres de Mme Roland*, 4 août 1790 et suivantes.

(2) Lanthenas, Bancal, Mme Roland.

(3) *Par vous*, c'est-à-dire pour faire passer les lettres en franchise.

(4) Démissionnaire depuis le 4 septembre.

(5) Loustalot, le rédacteur des *Révolutions de Paris*, mort le 11 septembre 1790. Les lignes entre crochets qui suivent ont été fortement raturées par Bosc. Mais on parvient à les lire. — Les Roland étaient mécontents de Brissot, depuis l'affaire des octrois de Lyon. — Voir une lettre de Mme Roland du 23 juillet 1790, et les suivantes.

inconsidérée et les perfides insinuations auxquelles il se laisse entraîner, il fait beaucoup plus de tort à la chose publique que ceux qui se sont déclarés contre elle. Déjà il raisonne comme les aristocrates et ils le citent en preuve de leur doctrine...

... » Je viens d'acheter des sabots, c'est assez vous dire ce que je compte devenir (1). On ne saurait s'y disposer de meilleure grâce, et si l'approche de la soixantaine ne grisonnait pas le tour de ma tête chenue, je consoliderais et étendrais beaucoup mes vues et projets de jouissances champêtres. Mais, tout au travail, tout pour les autres, il faut songer à carguer les voiles; je commence à sentir les bas-fonds; j'aperçois la côte; il ne m'appartient plus que de louvoyer, pour ne pas échouer avant le terme fixé par les destins. Port de salut; gouffre d'oubli; grand Tout ou grand Rien, comme disait Fontenelle, prêt à y arriver... »

CXII. — [Le Clos, 8 octobre 1790].

CXIII. — De la campagne, le 28 au soir, octobre 1790.

Détails sur les événements politiques de Lyon. — Menées des royalistes. « Ils auront beau faire, ça ira, ça ira... » — Les aristocrates, « à qui la seule audition de mon nom fait grincer les dents »... Ma vue ne les troublera pas, car je suis très décidé à ne pas démarrer du manoir champêtre que tout cela ne soit brassé (2). Ma moitié va demain à la petite ville, s'il fait beau; je vais faire creuser quelques terrains pour planter quelques arbres... »

Suit un *P. S.* de Lanthenas, qui était encore au Clos : ... « Je vous fais passer quelques lettres patriotiques, auxquelles je vous prie de donner cours... Si vous voyez Brissot, pressez-le d'imprimer ce que je lui ai envoyé. Vous n'aurez pas négligé de recommander à Millin le *mémoire* du quartier de Pierre-Scize de Lyon, qu'une de mes dernières vous accompagnait... »

On saisit ici, en deux mots, le rôle de Bosc à Paris; il servait d'intermédiaire entre ses amis de Lyon et les journalistes parisiens, Brissot, Millin de Grandmaison, rédacteur de la *Chronique de Paris* (cf. lettre de Mme Roland à Bosc, du 22 janvier 1790.)

CXIV. — [Du Clos], 26 novembre 1790.

... « Après avoir écrit de Villefranche, ma femme arriva ici à grand'peine, et à peu près pour se mettre sur le grabat; elle ne va tou-

(1) Roland prévoyait la suppression imminente des inspecteurs des manufactures, qui fut définitivement prononcée le 27 septembre 1791, et s'apprêtait à se faire cultivateur au Clos.

(2) Le renouvellement partiel de la municipalité, en novembre 1790. Roland allait être élu *officier municipal* (il n'était jusque-là que *notable*).

jours point bien, quoiqu'il n'y ait rien de pressant ni aucun danger... Quant à moi, après une séance de six heures de commune (1), dans une église de campagne, où la qualité de président *una voce* me valut celle d'orateur, et me força à celle de secrétaire, je revins chez moi pour y trembler la fièvre, un accès de vingt-quatre heures, des plus violents que j'aie eu de ma vie, lequel ne s'est calmé que par un érésipèle à la jambe, qui me tient sur le grabat aussi; c'est de là même que je vous écris, ma femme n'étant point encore levée, et l'ami Lanthenas, après m'avoir aidé à panser ma jambe, écrivant aussi de son côté... La municipalité [de Lyon] m'a écrit pour aller prendre place et remplir mes fonctions; j'ai exposé la mort prochaine d'une mère (2), la maladie présente d'une femme, la confiance où j'étais du bon état de la chose publique entre ses mains : j'ai menti, car j'y sais de gueux qui font du pis, mais nous verrons : bref, que je me rendrais incessamment.

» En effet, dès que je serais remis, que ma femme sera en état d'aller, nous partirons. Je suis bien aise que les élections soient achevées avant que je paraisse; car, comme il a été fort question de moi pour la place de maire ou pour celle de procureur de la commune, si cela avait à être, j'aimerais mieux que ce fût en absence qu'en présence....

» Votre peuple, qu'un plaisant a appelé *la Cour de cassation*, à cause de l'expédition faite chez Castries (3), a montré que vous avez encore de l'énergie. Eh certes! soutenez-la bien, car notre salut en dépend... »

CXV. — [*Du Clos*], *30 novembre 1790.*

Inquiétudes au sujet de la suppression de son emploi. « Si je perds ma place, et qu'on ne me donne pas de retraite, après 37 années de services, me voilà à la misère. Je me réduirai à la campagne, cultivant des choux et y mêlant des carottes. Je ferai un grand sacrifice de rester à Lyon pour la place municipale; mais je le ferai; je veux jusqu'au bout être patriote et en payer la dette... Et, au bout de tout, qu'on donne du moins une retraite aux vieux serviteurs : près de quarante ans de services dans la partie et tout près de soixante ans d'âge. — Salut. »

CXVI. — [*Du Clos*], *30 septembre 1791.*

Interruption de dix mois dans la correspondance. Les Roland sont allés à Paris (20 février 1791) et n'en sont revenus qu'en septembre

(1) A Theizé, la commune sur laquelle le Clos était situé.

(2) La mère de Roland mourut peu de jours après, à 91 ans.

(3) A la suite du duel entre Lameth et Castries, la populace avait saccagé l'hôtel de ce dernier.

(Mme Roland le 3, son mari le 25). On s'y est retrouvé avec Bosc, on n'a donc pas eu besoin de s'écrire.

Mme Roland a ramené avec elle une amie de Bosc, Sophie Grandchamp. J'ai raconté ailleurs (1) cette aventure; je rappellerai seulement ici, pour l'intelligence de ce qu'on va lire, que Bosc, qui avait lié son amie avec Mme Roland, fut très froissé de la voir partir ainsi et de n'en avoir été prévenu qu'à la dernière heure.

« Je suis arrivé ici, excessivement fatigué, le cœur tout gros encore de vous avoir quitté; toujours rêvant tristement à la réduction des affaires, qui ont fait en peu de jours, à Lyon et dans tout le pays comme à Paris, des progrès inverses de la Révolution, désespérants, effrayants... Mon ami, nous avons trop espéré des hommes, ils sont excessivement corrompus, avilis au dernier degré. On n'en doit plus rien attendre et il faut s'envelopper la tête dans son manteau. Je vais me livrer à la réparation des maux d'une trop longue absence, d'un bien négligé de longtemps...

... » Je suis seul ici, depuis hier; mes trois femmes (2) partirent ensemble pour la petite ville et se sont acheminées aujourd'hui à Lyon, où elles doivent passer huit à dix jours, pour faire habiller l'enfant et arranger quelques affaires personnelles... » — Puis suivent des nouvelles de Lyon. — « Mais, à propos de mes femmes, que je n'ai vues que trois jours, et qui, zeste ! se sont échappées comme des oiseaux et m'ont laissé terminer tristement nos minces vendanges, vous leur tenez trop rigueur : elles parlent de vous à journée; vous ne leur répondez pas, vous ne voulez rien leur dire. Où tout cela vous mènera-t-il les uns et les autres? Voulez-vous rompre? Trouverez-vous des goûts plus communs, des connaissances plus analogues, des sentiments plus réciproques? Je vous en défie. Mon ami, les amis sont si rares, il est si peu de trempes qui y soient propres, si peu de gens sûrs, que si l'on ne voulait rien se passer dans ce monde, il faudrait se hâter d'en sortir... Aimez-nous, écrivez-nous; je vous embrasse de tout mon cœur. »

CXVII. — Le mercredi, 4 octobre 1791.

CXVIII et CXIX. — S. d. [de 1793, et probablement de février].

Nouvelle interruption. Les Roland sont retournés à Paris (15 décembre 1791). Roland est devenu ministre de l'Intérieur (23 mars 1792).

(1) *Lettres de Mme Roland*, t. II, p. 676; — *Mémoires*, t. II, Appendices, *Souvenirs de Sophie Granchamp.*

(2) Mme Roland, Sophie Granchamp et Eudora.

Il a fait nommer Bosc administrateur des postes (11 mai 1792). Leurs vies ont été plus mêlées que jamais. Puis Roland, renvoyé du ministère le 13 juin, rappelé le 10 août, a fini par donner sa démission le 23 janvier 1793. Inquiété, menacé, il a conduit sa femme et sa fille dans quelque village de la banlieue de Paris, et c'est alors qu'il adresse à Bosc les deux billets mélancoliques que je ne donne pas ici, les ayant déjà publiés dans ma notice sur Bosc (*Lettres de Mme Roland*, t. II, pp. 680-681.)

CXX, — CXXI, — CXXII et *CXXIII. — Lettres non datées, sans intérêt d'ailleurs.*

CL. PERROUD.